

# LES VICISSITUDES D'UN CHASSEUR PARISIEN.



Un jour donc, et c'était un dimanche, je montais au grand labyrinthe du jardin, lorsque je rencontrai l'honnête marchand de bonnets, lisant un énorme volume, tout en marchant à côté de moi, dans la même avenue. Je jetai un regard furtif sur le titre de son livre, et je vis que c'était *le Jardin des Plantes* de l'éditeur Dubochet. Ma petite vanité fut chatouillée, et d'un air extrêmement poli, j'allais adresser la parole à mon inconnu, lorsque lui-même m'offrit gracieusement ce que j'allais lui offrir, d'être mon *cicerone*. J'en fus un peu surpris, mais j'acceptai sans hésiter.

— Nous montons, me dit-il, et nous trouvons d'abord un arbre d'une énorme grosseur. C'est le fameux cèdre du Liban, que Bernard de Jussieu, en 1731, rapporta d'Angleterre dans son chapeau. Ce cèdre, très-élevé, le serait beaucoup plus si un imprudent chasseur n'eût cassé son bourgeon terminal d'un coup de fusil. Les érudits vous diront que le bois de cet arbre est incorruptible, éternel, et que c'est pour cela que Salomon en a bâti son temple. Le vrai est que les érudits se trompent ; ce bois est mou, de la consistance de l'aubier, et il ne vaut pas le plus mauvais sapin. Montons : entre le cèdre et le kiosque, à l'exposition du Levant, est une petite enceinte renfermant un bien humble monument couvert d'herbe et de mousse ; c'est là que repose d'Aubenton, cet homme aussi modeste que savant, sans lequel Buffon n'eût été probablement qu'un grand écrivain. Par un chemin tournant en spirale, on monte au kiosque ou belvédère, soutenu par de jolies colonnettes de bronze et entouré d'une balustrade en fer. De là, comme vous voyez, on découvre une partie de Paris et de ses environs. Le labyrinthe est planté d'arbres résineux, et offre de très-grands échantillons des espèces les plus utiles.

Mais dirigeons nos pas vers la ménagerie. Nous arrivons à la volière, joli joujou d'enfant dont l'idée doit certainement être sortie de la cervelle d'un bourgeois du Marais.

— Voici d'abord, continua M. Grassouillet, un oiseau dont l'histoire est vraiment merveilleuse, c'est le *vultur gryphus* de Linnée, de Temminck, etc. ; le *sarcoramphus condor* de Duméril, enfin le célèbre condor, sur lequel les anciens auteurs et les nouveaux nous ont fait de si belles histoires.

— Etes-vous bien sûr que ce soit le condor des anciens ?

— C'est lui-même : « c'est l'espèce si fameuse par l'exagération avec laquelle on parlait de sa taille, » dit G. Cuvier, dans son *Règne animal*, et c'est probablement pour cela que ce gigantesque naturaliste, dans sa classification très-naturelle, basée sur les analogies d'organisation, place ce vautour à côté de la baleine, sans transition intermédiaire. Quel puissant génie, monsieur ! avoir pu saisir du premier coup les nombrou-

ses ressemblances, les immenses analogies, qui réunissent côte à côte, dans la série naturelle des êtres, la baleine et le vautour ! C'est admirable, et jamais je n'aurais trouvé cela, moi ! Mais ce n'est pas tout : on a reconnu évidemment que non-seulement ce vautour était le condor des anciens (*gryphus* ou *gryps* de Pline), mais encore que ce n'était rien autre chose que le roch des Arabes, des Madécasses et des *Mille et une Nuits* de l'abbé Galand. Le voilà donc ce monstrueux oiseau qui enlève un bœuf comme un aigle enlève un lapin ; qui enlève un éléphant comme un banquier enlève une danseuse de l'Opéra ; qui, etc. etc. ; le voilà retrouvé, à force de recherches et de génie, comme on a retrouvé le plat à barbe de César à Herculanum, et les dentelles valenciennes et points d'Alençon de Julie à Pompéi.

— Tout doucement monsieur. Il me semble que les contes arabes placent le roch à Madagascar ; le condor et le *gryphus* sont positivement placés dans l'Inde, par Pline et les autres auteurs anciens : *Gryphos habet India, etc. superat elefantos et dracones, et omnia animalia præter tigridem, quam propter levitatem nequit arripere*. Or, monsieur, il me semble étrange que des savants respectés aient pu reconnaître en Amérique, dans les plus hautes montagnes des Cordilières et des Andes du Pérou, un animal décrit par les anciens douze ou treize cents ans avant la découverte de l'Amérique.

— Bah ! bah ! dit Grassouillet, *se non è vero è bene trovato*, et je me moque du reste.

— A la bonne heure. Continuons notre promenade.

— Monsieur, me dit Grassouillet, voici un oranger magnifique. Vous savez que nos botanistes érudits ont parfaitement reconnu dans son fruit délicieux les fameuses pommes d'or du jardin des Hespérides ?

— Non, monsieur ; mais je sais que le premier oranger qui a paru, je ne dis pas seulement dans le jardin des Hespérides, mais en Europe, a été apporté vers le temps de la découverte d'un passage aux Indes en doublant le cap de Bonne-Espérance ; que Vasco de Gama a fait cette découverte précisément dans le temps que le Camoëns écrivait ses *Lusitades*, c'est-à-dire trois ou quatre mille ans après l'époque où existait le jardin des Hespérides, en Espagne. S'il n'a été coupé depuis 1813, le premier oranger qui ait végété en Europe doit encore se trouver dans un jardin royal à Lisbonne.

— Ah diable ! Cependant un savant botaniste peut se tromper de ça. J'aperçois ici un mûrier blanc. Vous n'ignorez pas, monsieur, que la graine de cet arbre, ainsi que des œufs de vers à soie, nous ont été apportés de la Chine, dans un bâton creux, vers le quatorzième siècle, comme par une sorte de miracle, par un pèlerin.

— Je sais, monsieur, que le mûrier blanc existe en Europe depuis la plus haute antiquité, et je le prouve par la jolie fable